

Musiciens sur la sellette : Raff, le vent froid de l'oubli

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **13 (1983)**

Heft 1

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Musiciens sur la sellette

Pierre-Philippe Collet

Raff, le vent froid de l'oubli

Joachim Raff, jeune.



Son nom est gravé en capitales au fronton du Victoria-Hall, à Genève, parmi ceux de Chopin, de Berlioz, de Schubert. Grand parmi les grands. Parfaitement méconnu...

Le buste de Joseph Joachim Raff est ce que l'on faisait de mieux au XIX^e siècle: crâne chauve, barbiche, lorgnon, col dur... caractère dur, attitude crispée. Par bonheur, un de ses élèves évoque les yeux «bleu myosotis». Malgré ces yeux-là, il s'est bloqué dans sa terrible volonté de devenir quelqu'un. Si son nom figure parmi les plus célèbres, on peut penser qu'il l'y a écrit lui-même, moralement s'entend.

Le 20 octobre 1878, il a décidé de fêter la grande pianiste qu'est restée Clara Schumann: c'était le cinquantième anniversaire de sa première apparition en public. Il organise au Conservatoire de Francfort, dont il est le directeur, une fête admirable, avec tapis de fleurs, fauteuil enguirlandé, couronne

de laurier, audition d'œuvres de Clara. Clara Schumann est émue malgré elle: on résiste au caractère de Raff! On craint Raff. Pourquoi?

Reprenons le personnage adolescent. On le surprend à sa table de travail, de nuit, les pieds dans un baquet d'eau froide pour vaincre le sommeil. Cela se passait dans la maison paternelle, à Schwyz, en 1838. Telle est la volonté, et, partant, l'attitude de Raff!

Ce qu'il compose pour le piano enthousiasme Mendelssohn, qui présente ces premières œuvres à son éditeur en les comparant aux meilleures compositions du moment. Encourageant, cela, non? Puis c'est la rencontre avec Liszt. La fille de Raff, son unique biographe, a commis un livre aussi imprécis qu'imagé, introuvable aujourd'hui. Elle relate cette rencontre: Raff arrive, à pied, sous l'orage, à la salle de concerts. Plus de places! Le secrétaire de Liszt intervient et le maître convie le jeune Raff à monter sur l'estrade pour assister à la fin du concert. Ce qui est gênant, c'est que les dates ne concordent pas, que Mademoiselle Raff se trompe de ville et qu'il semble que Raff connaissait déjà Liszt... Tant pis pour cette image d'Épinal. Conservons le sentiment que Liszt aura eu sur Raff une emprise considérable.

Liszt l'invite une première fois à travailler avec lui comme secrétaire. Réflexion de Raff, refus. Il est de goûts trop conservateurs. Puis il se laisse convaincre: il devient le secrétaire de Liszt. Il s'installe à Weimar. Son travail consiste à mettre au net les manuscrits du maître, à l'aider pour l'instrumentation, la copie, à organiser les manifestations musicales, dont Liszt fait de véritables fêtes dans toute l'Europe. Et puis, il se lance dans la critique musicale. Il rencontre un obstacle

nommé Wagner, le jauge mal, le heurte de plein fouet, critique ses longueurs, son système de Leitmotiv. Mais sans la truculente insolence de Tolstoï. Raff blesse Wagner sans même s'en douter, et, sans s'en douter, retourne contre lui une moitié de l'Europe.

Alors, quand il fait jouer ses propres œuvres, on n'est guère bienveillant pour lui. Ce sera pourtant Liszt qui montera son opéra «König Alfred». Au dernier moment, appelé loin de Weimar pour raisons de famille, il donnera au chef d'orchestre Raff sa chance: ce sera à lui de faire jouer sa propre musique. Et de loin, Liszt organisera tout... jusqu'au souper final! Triomphe du «König Alfred». Mais dans un vase clos, Raff étouffe. L'ombre de Liszt lui pèse. Liszt comprend. Il lui suggère d'accepter un poste de secrétaire auprès de la nouvelle fondation Goethe. Liszt comprend. Il ouvre les mains: Raff s'envole.

A Wiesbaden, il va vivre plus de vingt ans. Là, il va composer cinq de ses onze symphonies, des opéras, des concertos, de la musique de chambre. Avec acharnement. Avec trop de volonté de s'affirmer. Liszt l'avait disputé à ce sujet. Raff n'écoute personne. Il crée. On le joue. Ses œuvres passent les frontières. Musique carrée, germanique, forte, avec parfois des coins de ciel bleu, comme dans Mahler.

En 1874 se présente le poste de directeur au Conservatoire de Francfort. Sur les rangs: Brahms et Raff. On choisit Raff. Il s'est élevé à la force du poignet. Compositeur incontesté, humaniste, curieux aussi bien des langues anciennes que des mathématiques, il reçoit, dans son conservatoire fameux, des hôtes aussi fameux: von Bülow, Hiller, Brahms. Liszt y vient jouer du piano à quatre mains avec Clara Schumann. Raff allonge sa liste d'opus. Soudain sa santé défaille. Et sa musique défaille: de jeunes compositeurs, se sont révélés, aux musiques plus complexes, plus décriées aussi. L'intérêt du public change de pôle. Raff, malade, a le temps de sentir le vide se creuser autour de lui. Il a le temps de sentir sur sa face l'épouvantable vent de l'oubli.

Juin 1882. Clara Schumann relate l'enterrement de son frère ennemi: *Voilà un homme qui a créé sans repos, avec talent et adresse, et aussi avec fantaisie... et à présent? On l'a honoré: on s'est contenté d'écouter sa musique deux heures et l'on se persuade avoir tout fait. On ne pense plus à lui! Je crois que son talent aurait mérité mieux et je trouve cela terriblement triste.*

Un nom en capitales sur un mur. Et le vide. P.-Ph. C.